

Le Moment réaliste. Un tournant de l'ethnologie. Sous la direction de DANIEL FABRE et MARIE SCARPA. Presses universitaires de Nancy, collection « EthnocritiqueS », 2017. Un vol. de 315 p.

Le développement de l'ethnocritique s'inscrit dans le cadre plus large des renouvellements qui, depuis une quinzaine d'années, reconfigurent l'histoire culturelle. Les liens entre littérature, journalisme, anthropologie, procédures d'enquête et production des savoirs sociaux sont au cœur des réflexions actuelles sur la capacité de la littérature à inventer des dispositifs expérimentaux inédits, essentiels dans l'invention des sciences humaines. À cet égard, le « moment réaliste », où s'imposent le regard et l'art des « romanciers du réel » (pour reprendre l'expression de Jacques Dubois), représente une période décisive à tous points de vue. On ne peut donc que saluer la publication de l'ouvrage collectif dirigé par Marie Scarpa, et dédié à la mémoire de Daniel Fabre : dix ans après le colloque à l'origine de ce volume, le livre confirme la fécondité et l'intérêt de questions dont l'importance n'a cessé depuis de préoccuper les chercheurs.

L'introduction présente une synthèse éclairante sur cette « autre histoire de l'ethnologie » initiée et développée par Daniel Fabre et les chercheurs avec lesquels il a travaillé. La perspective de D. Fabre se caractérise par son originalité par rapport aux deux manières dont, jusque-là, on avait envisagé le phénomène : une généalogie des disciplines (des antiquaires aux folkloristes et aux ethnologues), ou une focalisation sur les paradigmes qui structurent l'essor des études ethnologiques, d'abord marquées par le modèle naturaliste puis intégrées dans une réflexion d'ensemble sur les cultures « nationales ». D. Fabre, de son côté, propose de penser la généalogie intellectuelle et sociale de l'ethnologie européenne selon trois paradigmes, d'ailleurs susceptibles de toutes sortes d'articulations ou d'hybridation : le modèle Hérodote, qui s'intéresse aux « différences proches » produites par les « réserves d'altérité » inhérentes à chaque collectivité ; le modèle De Gérando, fondé sur les procédures d'enquête et la volonté de contrôle social ; enfin, le modèle Bérose, dans lequel un « survivant », dernier témoin d'un monde en voie de disparition, incarne la mémoire d'usages et de pratiques bientôt englouties par le mouvement de l'histoire. Afin de comprendre l'émergence et la structuration du champ disciplinaire spécifique à l'ethnologie, il est indispensable de replacer ces trois paradigmes, et les pratiques qu'ils induisent, dans leur relation avec les modes de pensée et de représentations artistiques qui leur sont contemporains. Vaste programme, qui couvre une période menant des Lumières aux années 1930.

Le moment romantique, fondateur dans cette perspective, a donné lieu à un premier ensemble de réflexions dont est issu l'ouvrage collectif *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie* (Daniel Fabre et Jean-Marie Privat dir., Presses universitaires de Nancy, collection « EthnocritiqueS », 2010). Ce volume souligne efficacement les deux lignes divergentes de la réflexion propre à la période – la succession chronologique ne doit pas masquer maints phénomènes de recouvrement : d'une part, une valorisation de la (re)création littéraire et artistique, dont l'engouement pour le légendaire ou la chanson populaire est une manifestation ; d'autre part, une volonté d'exactitude et d'objectivité centrée sur la collecte de documents bruts. Se constitue alors, en Europe, la mosaïque des savoirs incubateurs des sciences sociales en émergence.

Le présent volume est consacré à la période suivante, le « moment réaliste », et met en évidence « les correspondances entre ce moment d'invention, de dénomination et de normalisation des savoirs ethnologiques et les mouvements intellectuels, artistiques et littéraires contemporains » (p. 12). Dans cette période charnière, le renouvellement de la réflexion sur le statut et les modalités des représentations du social, par le texte et par l'image, fait entrer dans le champ de la mimésis de nouveaux objets, et notamment les pratiques culturelles du quotidien, les choses et les gestes qu'elles engagent, ainsi que les représentations qui les redoublent et leur donnent forme et signification. La littérature, le journal, mais aussi la peinture, la caricature et

bien sûr la photographie revendiquent volontiers une vocation ethnologique, dans une perspective d'élaboration et de structuration de savoirs nouveaux.

Le premier mouvement de l'ouvrage s'intitule « Voir / écouter / rendre le réel » ; il étudie la manière dont s'élabore une saisie inédite du monde au travers de procédures et de paradigmes spécifiques. La multiplication des enquêtes en tout genre, diligentées par le gouvernement ou les associations philanthropiques, ne se peut comprendre, dans les années 1830-1840, qu'en confrontant ces diverses pratiques avec celles qu'instaure le romanesque « social » sur le modèle des *Mystères de Paris* : en étudiant de près la « ligne des partages disciplinaires » telle que l'établissent les discours contemporains, Judith Lyon-Caen montre le rôle essentiel de la littérature dans l'invention de « la question sociale ». Parallèlement, la poétique médiatique de la « chose vue », étudiée par Marie-Ève Thérenty, prépare l'essor du reportage et les pratiques de l'investigation sur le terrain ; la subjectivité de l'observateur reste néanmoins (et paradoxalement) centrale dans ce type de dispositif journalistique, alors que le récit naturaliste opte au contraire pour l'impersonnalisation narrative. Enquête et « chose vue » rappellent l'importance accordée au regard dans l'entreprise d'appréhension et de compréhension du réel : aussi les photographes et les caricaturistes sont-ils au cœur des débats durant toute la période – Agnès Sandras et Henri Viltard reviennent sur les tensions entre imitation et ressemblance, reproduction et création, qui structurent le champ artistique jusqu'en 1900. Enfin, Marie Scarpa revient sur une notion essentielle, forgée par les Goncourt et largement médiatisée par les articles polémiques de Zola, le « document humain » : par cette promotion du corps et de l'oralité, le roman naturaliste opère un renversement essentiel dont les sciences humaines sont largement tributaires.

Cette attention au corps, à l'altérité proche (le féminin, le peuple...), fait de la fiction réaliste le lieu d'élaboration et d'exposition d'un « savoir des différences » dont la deuxième partie de l'ouvrage analyse les modalités. Aujourd'hui bien oubliée, une auteure comme Amélie Bosquet, qui entretint une correspondance suivie avec Flaubert, compose une œuvre militante, socialiste et féministe, proposant dans ses romans un regard original sur des territoires sociaux encore inexplorés, dans un objectif à la fois réaliste et idéalisant dont Claudie Voisenat étudie les enjeux. Quant au monde rural, qui avec les nouvelles de Maupassant ou *La Terre* échappe à l'influence de la pastorale encore sensible chez George Sand, il fait l'objet d'un réinvestissement littéraire original de la part de Gaston Roupnel, dont Sylvie Sagnes présente les récits « régionalistes » : Roupnel met en valeur dans ses fictions une appréhension intime, vécue, du « pays », plus complexe et problématisée que dans ses écrits d'historien ou de folkloriste, démontrant ainsi les pouvoirs spécifiques de la fiction en matière d'ethnologie. Le roman « géographique » qu'inaugure Jules Verne avec *Cinq semaines en ballon* développe, pour sa part, une écriture encyclopédique du monde dont Françoise Michel-Jones montre le clivage qui le sépare d'une écriture à vocation ethnologique. Celle-ci triomphe en revanche dans le « nouveau roman » communiste indien, qu'étudie Francis Zimmermann à partir du chef-d'œuvre de la littérature malayalie, *Kayar*, publié par Thakazhi en 1978.

Cette vocation ethnologique de la littérature se trouve confirmée par l'attention au rite qui caractérise les poétiques romanesques réalistes : dans un troisième temps, l'ouvrage étudie cette dimension essentielle pour comprendre « ce que la littérature fait à l'anthropologie ». Daniel Fabre étudie la mise en fiction du charivari dans un riche ensemble de romans réalistes ; il montre la capacité de la fiction à adopter un point de vue critique original sur cette pratique d'ailleurs en voie d'extinction, et caractéristique de la tension entre « règles collectives et logiques d'individualisation ». À cet égard, le roman fait preuve d'une capacité de problématisation plus efficace que les sciences humaines contemporaines : Jean-Marie Privat le montre en analysant les dérèglements du rite dans *L'Assommoir*, révélateurs d'une sociologie du contemporain qui s'incarne dans une poétique romanesque renouvelée. Quant au roman

d'apprentissage, il récupère et reconfigure les étapes symboliques de l'initiation, dont Agnès Fine montre les usages romanesques qu'en tire Russell Banks dans *Rule of the Bone* (1995).

Le moment réaliste. Un tournant de l'ethnologie offre des perspectives croisées passionnantes sur un moment décisif dans la construction des sciences humaines en Europe. Notre actualité littéraire confirme la pertinence, la justesse et la fécondité des pistes explorées dans le colloque de 2007 : la « littérature du réel », dont témoigne entre autres l'œuvre de François Bon ou d'Ivan Jablonka, développe la vocation anthropologique et ethnologique inhérente à la création littéraire.

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN